

le point

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION / 15-21 AOUT 1983



02405/569/9,50 F

le point

N° 569 / 15 AOÛT 1983

8 LE POINT DES SITUATIONS

10 LE POINT IMMOBILIER

GUIDE

11 Culturel

27 Confidentiel

NATION

- 28 Impôts : l'ordinateur a bon dos
- 29 Pouvoir : Mitterrand - le grand échiquier
- 30 Présidence : Mitterrand - l'avis du peintre
- 31 Opposition : VGE - un problème de statut
- 32 Enseignement : Dallas - le petit prof venu de France
- 33 Jacques Faizant

MONDE

- 34 Tchad : Washington « réveille » Paris
- 36 Italie : les dissidents de Vénétie
- 37 Allemagne : pacifisme - la marée d'automne
- 38 Récit : Arméniens - le peuple oublié
- 40 Témoignages : « Pendant 60 ans, on a déposé des fleurs... place aux bombes... »
- 42 Le point de repère
- 41 **SPECIAL JEUX VACANCES**

ÉCONOMIE

51 Peugeot malade veut choisir sa médecine

MÉDECINE

55 A chacun la voix de son être

CHOSSES DE LA VIE

- 57 Mœurs : les monozygotes se rebiffent
- 58 Antarctique : le banquet de la banquise
- 59 Voile : chacun sa régale
- 59 Artisanat : la PME, le miroir et l'émir
- 60 Terrorisme : Basques - vingt contre tous
- 60 Casinos : le retour d'Agnelet
- 61 Mafia : drôle d'histoire belge
- 62 Bridge : les Français couronnés
- 62 Entomologie : tocsin pour le bourdon
- 62 Hippisme : on achète bien les chevaux
- 63 Plages : Antibes - on tire sur les ambulants

ENVIRONNEMENT

64 Vallée du Verdon : querelle d'Allemands

LOISIRS

- 65 Saint-Tropez : la guerre des bouchons
- 66 Vacances : les planches à voile s'affichent

SOCIÉTÉ

- 67 Monaco : l'industrie du rêve
- 71 Le grand show du business
- 75 Interview : Le prince Rainier : « Nous sommes le piccolo dans le concert des nations, mais sans fausse note ! »

DOCUMENT

78 Jura-Bourgogné - la nouvelle bataille d'Alésia

GUIDE

- 85 Les choses de la vie
- 88 Gastronomie
- 84 Courrier
- 89 Mots croisés
- 89 Bridge
- 90 Futurs, par Daniel Garric

Printed in France 2nd class postage paid at Long Island City, N.Y.
 Courrier 2^e classe, N° permis 9377. Port payé à Montréal.

Copyright « Le Point » 1983

LE POINT N° 569 - 15 AOÛT 1983

PAGE 67 Monaco : l'industrie du rêve



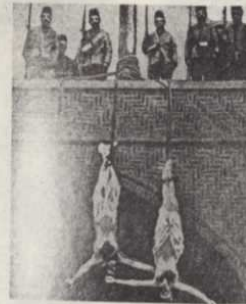
VINCENT GERON

Caroline ou Stéphanie, Albert, Rainier et la princesse disparue : décidément, la presse, y compris des observateurs attachés d'ordinaire à de plus austères personnages, n'a d'yeux que pour eux. La machine à rêves tourne à plein. Depuis trente ans, les Grimaldi ont ajouté au territoire de la principauté, grand comme deux fois Disneyland, une dimension mythique. Avec beaucoup de sérieux, en dépit des apparences. Parce que, dans le sillage des figures de proue princières, c'est la principauté, en réalité, qui tient la une. Grâce aux altesses, l'entreprise Monaco fonctionne bien,

ignore la crise, et bien sûr le fisc. Rien, là, n'est futile et gratuit. *Le Point* raconte et démonte. Et, dans une interview exclusive, le prince Rainier répond.

PAGE 38 Arméniens : le peuple oublié

Soixante-huit années séparent de ce caniculaire été 1983 le printemps de 1915. A cette époque, tandis que mouraient sur tous les fronts d'Europe, dans des combats classiques, des hommes en uniforme, toute une population allait faire l'objet, à l'extrémité de la lointaine Anatolie, d'une tuerie systématique : plus d'un million d'Arméniens sont morts. *Le Point* raconte le premier grand génocide du 20^e siècle et décrit les sentiments des petits-fils des survivants.



PAGE 55 A chacun la voix de son être

Votre voix est éraillée ? Mélodieuse ? Fatiguée ? Ce n'est pas par hasard. La voix est le reflet de soi. Dis-moi quelle est ta voix, je te dirai qui tu es. Une enquête chez les phoniatries.

PAGE 78 Archéologie : les trésors engloutis (III)

Comment rendre à César (Jules) ce qui est à César, et à Vercingétorix ce qui lui appartient ? Où se situait Alésia ? Depuis Napoléon III, on assurait que c'était en Bourgogne.

Erreur, objectent des contestataires, c'est dans le Jura ! Poursuivant son enquête sur l'archéologie, *Le Point* raconte cette nouvelle bataille d'Alésia.

Le Point à ses lecteurs

En raison d'une grève surprise à l'imprimerie de Montsouris, dont *Le Point* est client

(ainsi que ses confrères *L'Express*, *Télérama* et *VSD*), notre dernier numéro a été publié avec retard.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous en excuser.



Arméniens : le peuple oublié

Après tant d'autres, les attentats cruels qui ont ensanglanté Orly et Lisbonne ont une explication : le massacre, trop oublié, des Arméniens en 1915-1916.

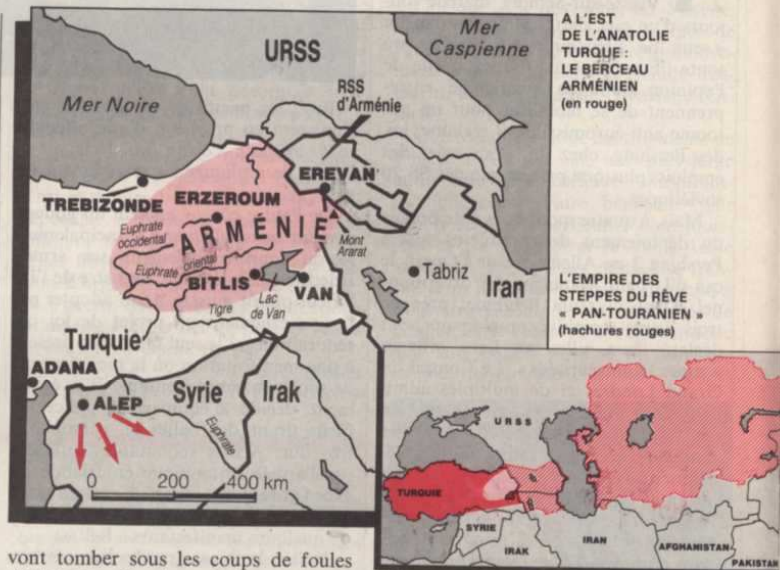
De la mer Noire à Orly-Sud et du mont Ararat à l'embouchure du Tage, les distances, soudain, ont été abolies. Comme ont été pulvérisées par deux déflagrations les soixante-huit années qui séparaient de cet été 1983 certain printemps de 1915.

Aveugle attentat d'Orly-Sud le 15 juillet dernier ; opération-suicide de Lisbonne douze jours plus tard : modernes Monte-Cristo de la terreur, des Arméniens se vengent de nouveau. Sur des innocents. Ils sont les descendants exacerbés des rescapés d'un grand massacre perpétré par des Turcs. D'une extermination à la fois froide et folle que nulle puissance, à l'exception de la Turquie, ne songe à contester. Même si l'Onu s'est refusée jusqu'à présent, et vraisemblablement se refusera, à qualifier de « génocide » la mise à mort d'hommes, de femmes, d'enfants coupables d'être arméniens pendant la Première Guerre mondiale, comme d'autres d'être juifs au cours de la Seconde.

Avril 1915, donc : tandis que meurent sur tous les fronts d'Europe, dans des combats classiques, des hommes en uniforme, à l'extrême est de la lointaine Anatolie, toute une population va faire l'objet, dans un secret presque total, d'une tuerie systématique sur grande échelle. Elle est depuis longtemps suspecte parce que non turque de race, de langue et même d'alphabet, parce que chrétienne au sein d'un monde musulman.

Déjà en 1895, en 1896 encore, puis en 1909, elle a été, un peu partout — d'Istanbul (qui ne s'appelle plus Byzance mais continue alors de s'appeler Constantinople) à Adana, en Cilicie — victime de la haine que lui vaut sa singularité. Il n'est jamais très bon, nulle part (et même sous des arbres de paradis, dans l'île de Ceylan) d'être allogène et minoritaire.

En 1896, à la fin du mois d'août, sur les seuls bords du Bosphore, quelque 6 000 Arméniens — qui ne se sont jamais laissés attaquer sans riposter —



vont tomber sous les coups de foules déchaînées. Tueries mi-spontanées et mi-préméditées — les autorités locales laissant faire ou encourageant en sous-main pillards et meurtriers — semblables aux explosions antisémites qui, à la même époque, ravagent en Crimée et en Ukraine les communautés juives.

Les pogroms, un peu partout, préludent donc à de plus grands carnages. Comme les Cosaques du Don, des Kurdes — les Kurdes aujourd'hui en mal de liberté et d'unité — se distingueront au cours de ces massacres et dans ceux qui vont suivre. C'est en leur sein que les sultans recrutèrent leurs gendarmes.

Pour les Arméniens, au mois d'avril 1915, commence le temps de la déportation en masse. On les fait converger vers les déserts de Mésopotamie. Direction finale pour une solution de même nature : Alep. La ville est aujourd'hui syrienne. Mais, comme Damas, Bagdad, Jérusalem, La Mecque, elle appartenait, alors, à l'Empire ottoman. Des

trains lents et précaires emportent vers les sables les déportés. Adolf Eichmann, grand convoyeur du III^e Reich, a eu des prédécesseurs.

Mais c'est par la route aussi (le réseau ferré n'étant pas assez dense) que des familles arméniennes au grand complet, les unes juchées sur des chariots et d'autres se traînant à pied, s'en iront vers la mort. Car Alep est loin et la mort, tapie sur le chemin en embuscade, bondit sur les convois hagards. Les meurtriers s'en donnent à cœur joie. Ils tournent vers La Mecque (quand ils ne les ont pas décapités) la tête des Arméniens qu'ils ont tués. Aux oreilles des femmes, certains, à l'aide de canifs, font de petites entailles :

autant d'incisions qu'il y a eu de viols.

Massacres au cours de ces transferts ou bien au terme de l'exil. Mais avant même que ne s'ébranlent les convois les tueries commencent sur place : à Erzeroum, à Bitlis, à Van où, prenant les devants, un peu comme les Juifs à Varsovie, les Arméniens, au nombre de 30 000, allaient, dans un sursaut d'auto-défense, ouvrir le feu.

Les Turcs dénoncent comme apocryphe et œuvre de faussaires un document accablant pour le ministre de l'Intérieur de l'époque, Talaat. Il s'agit d'un télégramme adressé au vali (gouverneur) du vilayet (province) d'Alep. En voici des extraits mot pour mot : « Il a été précédemment communiqué que le gouvernement a décidé d'exterminer entièrement les Arméniens... Sans égard pour les enfants, les infirmes... »

Télégramme qui était en revanche apparu vraisemblable à plus d'un diplomate. Les ordres de massacre avaient



RÉSISTANT ARMÉNIEN (1915-1916)
Le défaut de ne pas être turc

été donnés par les plus hautes autorités ; la préméditation était patente : sur ces deux points le grand historien britannique Arnold Toynbee, le pasteur allemand Lepsius (qui, dans un rapport circonstancié, demandait à Berlin de faire pression, pour que cela cesse, sur ses alliés turcs), l'ambassadeur des États-Unis, Henri Morgenthau, et Winston Churchill enfin sont tous formels.

Dans « World's Crisis » (La crise mondiale), tome V, page 405, Churchill

menacé Vienne, ne gardaient plus, au terme de leur reflux, qu'une mince bande de territoire européen en Thrace. Attirée par la Méditerranée, comme le sera plus tard l'URSS, la Sainte Russie des Romanov menaçait les Détroits.

En leur sérail, dans leurs harems, les sultans sont flapis. Mais les Jeunes Turcs, nom que se sont donné des nationalistes d'inspiration laïque, veulent en découdre. Les Balkans sont perdus ? Il reste à conquérir — ou à reconquérir — à l'est du Caucase et en Asie centrale ces terres d'où sont originaires les Ottomans.

Turques ou « Touraniennes » sont les populations d'Azerbaïdjan, de Turkménie (comme le nom l'indique), d'Ouzbékistan, que les tsars tiennent sous leur

raient-ils pas à des promesses moscovites d'indépendance ? Et, du reste, sans la proximité des soldats russes, se seraient-ils soulevés à Van ?

Si loyaux qu'ils se veuillent dans leur ensemble, on voit en eux des « ennemis de l'intérieur ». Première mesure de discrimination raciale : on désarme les Arméniens mobilisés.

Les Arméniens ont été les otages de la guerre russo-turque, des deux visées expansionnistes contradictoires d'Istanbul et du Kremlin : telle est la cause rationnelle d'un grand massacre irrationnel.

Un million et demi de morts ? Un chiffre que les autorités actuelles d'Ankara rejettent. Leurs arguments ? La population arménienne n'excédait pas,

FAMILLE ►
ARMÉNIENNE
A L'ÉPOQUE
DU GÉNOCIDE



ARMÉNIENS
MASSACRÉS
A ALEP (SYRIE) ▼



écrit en 1929 : « Il ne fait aucun doute que ce crime a été préparé et exécuté pour des raisons politiques. Une occasion se présentait de faire disparaître du pays une race chrétienne. »

Quelle était donc cette « occasion » que Churchill met pertinemment en lumière ? La guerre, et plus précisément celle que se livraient, en 1915, au sein du grand conflit mondial, les Turcs et les Russes. Lourds étaient les griefs de la Sublime Porte contre l'empire tsariste. C'est aux tsars, protecteurs des Slaves, que la Turquie attribuait ses déboires en Europe orientale. Elle avait lâché pied dans les Balkans. Ses janissaires, qui deux siècles plus tôt avaient

domination. Au pouvoir en 1915, les Jeunes Turcs se sentent saisis par un grand rêve « pan-touranien ». Ils recréeront l'empire des steppes.

Or voilà qu'entre les Russes et les Turcs, et à la charnière même du Caucase, s'interposent, comme autant de verrous qu'il faudra faire sauter, les Arméniens.

Ils ont tous les défauts : celui de ne pas être turcs, d'être chrétiens (comme le sont aussi les Russes), d'avoir, à la frontière — qui est maintenant un front — des frères servant dans l'armée tsariste. Ne sont-ils pas encore très fiers d'avoir, au nom du Christ, prêté main forte aux croisés ? Pourquoi ne céde-

disent-elles, 1 294 551 personnes : 700 000 Arméniens ayant, au dire de leurs représentants à la conférence de Lausanne (1923), quitté la Turquie et 180 000 autres étant restés sur place, le nombre des morts entre les déportés et « les soldats ayant rejoint les Russes ou les Français aux Dardanelles » ne saurait être supérieur à 300 000.

Mais se livrant, vilayet par vilayet, à des décomptes, accumulant les rapports des consuls, rassemblant et comparant les témoignages d'étrangers (plutôt que d'Arméniens), Yves Ternon, chirurgien que l'histoire a séduit, estime, comme la plupart des historiens, à « au moins 1,2 million de victimes » le bilan global du carnage (1).

« Des forfaits de nature à faire toujours tressaillir d'horreur... », admettait, en 1919, Damad Ferid pacha, chef du gouvernement turc. « ... Ces massacres dont l'atrocité calculée égale ou dépasse tout ce qu'a jamais enregistré l'histoire humaine », enchaînait Clemenceau.

« Jamais enregistré... » ? En 1915, Hitler n'était encore, dans les tranchées, qu'un caporal obscur. ●

EUGÈNE MANNONI

1. « Les Arméniens, histoire d'un génocide », Seuil.



« Pendant 60 ans on a déposé des fleurs... place aux bombes »

La communauté arménienne en France : la plupart sont des Français comme les autres, mais certains réclament le retour de l'Arménie aux Arméniens.

Être arménien, aujourd'hui, c'est avoir de la mémoire. Et les Arméniens ont la mémoire longue. Ils se transmettent, de génération en génération, le souvenir de ce génocide qui les a chassés des plateaux d'Arménie. Exilés pour toujours ? Non, car ils espèrent revenir un jour sur les pentes du mont Ararat, où l'arche de Noé se posa après le déluge.

De sa terre natale, Boghos Arzoumanian, 77 ans, n'a rien oublié. « J'avais une dizaine d'années au moment des massacres, raconte-t-il, et lorsque à cet âge-là on marche parmi des milliers de cadavres on en reste marqué toute sa vie. » Laisse pour mort, puis recueilli, il s'était fait passer pour un orphelin turc afin d'échapper aux poursuites. Devenu esclave, il fut racheté par des missionnaires... pour une pièce d'or.

Après un passage dans un orphelinat de Corfou, Boghos Arzoumanian débarque à Marseille. Un cousin l'attend sur le quai du Vieux-Port, où les Arméniens sont installés depuis qu'au XVII^e siècle Richelieu en fit venir pour développer le commerce. En 1923 commencent alors pour Boghos, que ses amis marseillais vont vite appeler « Beau Gosse », de longues années de labeur. Il s'agit de survivre, donc de travailler. « Je suis ensuite parti en Algérie dans les années trente, poursuit-il, en pensant trouver un meilleur travail. » Les affaires marchent bien jusqu'en 1962, lorsque, obligé comme les autres pieds-noirs de tout quitter, « on est revenu sans rien, dit-il avec un haussement d'épaules. Mais les Arméniens ont l'habitude. »

Artisans, tailleurs, cordonniers, bien des Arméniens ont fait la guerre. Beaucoup aussi sont « morts pour la France », sans que leurs ancêtres soient des Gaulois.

Boghos n'a rien oublié, mais il n'a pas tout dit. « Je m'étais d'abord promis de raconter cela à mes enfants, explique-t-il, et puis j'ai pensé qu'il était inutile de leur faire revivre ces horreurs. » Autant

éviter à nos fils le récit des souffrances que nous avons endurées. C'est aussi ce qu'ont pensé de nombreux Arméniens de la première heure. Ainsi la génération suivant le massacre n'a-t-elle pas toujours su ce que voulait dire être arménien. Le génocide était une plaie mal refermée, mais dont on ne parlait guère.

C'est ce que confirme Édouard. Il est né en France dans une famille arménienne. A 40 ans, patron d'une boutique de vêtements, il refait le chemin parcouru et se trouve... tout nu, en quelque sorte. « Nous avons avant tout cherché à nous intégrer, reconnaît-il, d'ailleurs mon père ne me parlait pas de l'Arménie. Il était coiffeur, partait tôt le matin, ne prenait pas de vacances et travaillait le dimanche jusqu'à midi. » Attablé dans un café d'Alfortville, dans ce quartier que l'on appelle « la petite Arménie », Édouard continue son récit : « Quand nous étions enfants, on ne se mêlait pas à la conversation de nos parents. Ils travaillaient dur pour nous payer quelques études et on essayait de rapporter de bonnes notes. » De temps

BOGHOS ARZOUMANIAN ENFANT (à dr.)...
« On en reste marqué... »



ÉLÉMENTS DE L'ASALA A L'EN
« Nous n'étions

en temps Édouard allait à l'église arménienne de la rue des Brochets avec ses frères, mais c'était tout.

La réussite sociale et l'intégration passaient, alors, avant la cause arménienne. Car, « être arménien, ce n'est pas confortable », souligne M^r Émile Aslanian, dont « l'arménité » aurait pu sombrer dans les profondeurs d'une moquette de cabinet d'avocat.

Certes, les Édouard et les Émile continuent de parler l'arménien, mais leurs enfants ne l'ont pas toujours appris. Certes, ils aiment la cuisine arménienne, où le boulgour, le blé concassé, revient comme un refrain.



...ET AUJOURD'HUI A MARSEILLE
...toute sa vie »

Mais que serait-il resté de leur patrimoine millénaire, après plusieurs générations, si les attentats n'étaient pas venus leur rappeler — souvent douloureusement — qu'ils sont d'Hayastan, le pays des seigneurs ?

Aujourd'hui, la mobilisation paraît générale. La troisième génération vient de reposer la question de l'Arménie. Cela s'exprime de différentes façons et pour plusieurs raisons :

► L'action politique des diverses orga-



EN ns TRAINEMENT AU LIBAN (1981)
plus des victimes »



LES PREMIERS SECOURS APRÈS
L'ATTENTAT D'ORLY, LE 15 JUILLET

nisations arméniennes n'ayant pas abouti à la moindre reconnaissance du génocide, une partie de la jeunesse s'est, dans un premier temps, désintéressée des problèmes de sa communauté.

► Ce désintérêt a produit, par un choc en retour, un effet inverse. « *L'impasse de la cause arménienne a conduit d'autres jeunes à utiliser des moyens plus radicaux* », déclare Ara Toranian, 30 ans, le leader du Mouvement national arménien (MNA), qui est issu de l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie, la trop fameuse Asala, dont il s'est séparé depuis.

► Enfin, de simples raisons d'actualité expliquent le réveil des Arméniens : « *Le régionalisme basque ou breton, bref, le mouvement général de retour aux sources, nous a tout autant influencés* », explique Richard, un jeune employé d'EDF. « *Parallèlement, la guerre du Liban et la révolution en Iran ont amené en France des réfugiés de religion arménienne. Leur manière de vivre nous a fait réfléchir* », ajoute-t-il, avec une pointe d'admiration pour ces chrétiens

d'Orient qui ont su garder leur identité malgré leur dispersion dans le monde musulman.

Les 300 000 Arméniens de France ont réagi chacun à sa façon. Isabelle, 23 ans, a choisi de perfectionner sa langue paternelle. « *Je parle arménien, je l'écris et je le lis*, dit-elle en secouant de belles boucles brunes, *mais je participe aussi à la publication d'une revue, Résistance, qui se bat pour l'indépendance de l'Arménie*. » D'autres jeunes se sont mis à la musique ancienne. Pascal Manoukian, lui, s'est mis à la recherche de ses racines et vient d'écrire un livre : « *Le fruit de la patience* » (1).

Toutefois, ce mouvement de renaissance n'a été que très tardif. « *Beaucoup se sont réveillés devant leur télévision, remarque encore Isabelle, en assistant aux attentats de l'Asala*. » A tout âge, c'est aujourd'hui la même réaction, même si cela se dit plus ou moins ouvertement. Missak Ghazarian, 76 ans, n'a pas peur des mots : « *Je suis pour la lutte armée*. » Il vous dit cela en vous regardant dans les yeux à la terrasse du Comptoir Dugommier, un vieux café de Marseille, comme s'il avait commandé un autre verre de raki, cet anis que les Arméniens préfèrent au pastis, et il précise : « *Vous pouvez mettre mon nom et mon adresse*. »

L'exaspération a même atteint les plus modérés. « *Pendant soixante ans nous avons déposé des fleurs à la mémoire des massacres de 1915, et cela n'a rien donné*, avoue Michel, 46 ans, un Arménien de Sarcelles, *et je comprends que les jeunes préfèrent maintenant poser des bombes*. » Mais pourquoi cette soudaine approbation de la violence chez un peuple plutôt pacifique ? « *Parce que le terrorisme a décomplexé les Arméniens*, répond Hourri, une jeune Marseillaise. *Car tout d'un coup nous n'étions plus des victimes*. »

Attention, ce passage de l'autre côté de la barrière, du côté des tueurs, ne s'est pas fait sans problème. Les Arméniens, soudain, se sont vus désignés du doigt. D'ailleurs, dans leur ensemble ils condamnent le terrorisme aveugle qui frappe des victimes innocentes, comme l'Asala à Orly. « *Par contre*, souligne Dzerone, *nous sommes tous d'accord pour viser un diplomate turc, c'est-à-dire un représentant officiel de l'État turc*. »

Cette unanimité à propos des attentats « ciblés » est, au fond, l'un des seuls points communs d'une diaspora par ailleurs divisée. Divisée, comme l'est l'Arménie d'aujourd'hui. Les neuf dixièmes du territoire arménien sont en Turquie, tandis que le reste se trouve en Union soviétique. Cette Arménie, malgré son statut de république socialiste, fait figure de mère patrie. « *S'il n'y avait*

1. Éditions du Centurion.

pas l'Arménie soviétique, estime un avocat d'origine arménienne, *il n'y aurait plus aucun foyer de la diaspora*. »

De nombreux Arméniens ont même répondu à l'appel de Staline en 1947 et sont venus vivre à Erevan, auprès de leur pape, le catholicos Vasken I^{er}. La plupart d'entre eux sont cependant repartis de cette Arménie rouge. Vrej, 34 ans, est de ceux-là. « *Mon père était sous-officier en Syrie sous le mandat français*, raconte-t-il, *et après guerre ce petit bout d'Arménie soviétique avait des allures de Terre promise. Je suis né là-bas, à Leninakan. Mais le passé de mon père dans l'armée française l'a rendu suspect. On l'a envoyé en Sibérie. Il y est mort*. » « *La vie est devenue insupportable*, poursuit-il en martelant ses mots, *comme s'il voulait crier ce qu'il a vu, car les Arméniens ne sont pour les autorités soviétiques que des nationalistes...* »

Le vol hebdomadaire Moscou-Mar-



JEUNES MUSICIENS A MARSEILLE
« Pardonner : oui. Oublier : jamais »

seille l'a déposé en 1979 sur ce sol de France où il tâche désormais de vivre avec cette double cicatrice : le génocide turc et l'ethnocide culturel soviétique. Vrej veut dire « vengeance » en arménien. Il porte ce nom comme d'autres leur croix.

Les Arméniens seraient-ils donc les seuls chrétiens dont la religion ignore le pardon ? « *Pardonner : oui. Oublier : jamais* », répondent-ils. Encore faudrait-il que les Turcs admettent leurs fautes. « *La reconnaissance du génocide est liée à la restitution des terres*, explique Archam Babayan, un mécène marseillais, *et c'est bien pour cela que le gouvernement turc ne veut rien reconnaître*. »

Les Arméniens, rappelant que l'Allemand Willy Brandt était tombé à genoux devant le monument aux Martyrs juifs, attendent toujours un Willy Brandt turc. ● THIERRY DUSSARD